

Un chercheur encourage l'exploitation traditionnelle des pâturages alpins

INTERVIEW • Lauréat du premier Prix de l'environnement décerné par l'Université de Fribourg, Thomas Spiegelberger s'attache à maintenir la diversité des espèces.

PROPOS RECUEILLIS PAR

MARC-ROLAND ZOELLIG

Thomas Spiegelberger est le premier lauréat du Prix de l'environnement de l'Université de Fribourg. Doté de 10 000 fr. et financé par le Groupement industriel du canton de Fribourg (GIF), il lui a été décerné mercredi lors du Dies academicus. Le chercheur, âgé de 33 ans, a consacré une thèse – réalisée dans le cadre d'un projet du Fonds national de la recherche scientifique – à la gestion des pâturages alpins. Et plus particulièrement à l'impact, sur la diversité des espèces végétales, des différents types d'utilisation du sol: agriculture intensive et traditionnelle, ou abandon de l'exploitation.

En quatre ans de recherches sur le terrain (principalement dans les Préalpes fribourgeoises, le Jura et Valais), le chercheur a démontré, pour la première fois, qu'en laissant un pâturage de montagne à l'abandon, on provoquait un appauvrissement de la richesse floristique aussi important que si on l'exploitait de manière intensive.

Assistant diplômé à l'Uni de Fribourg, Thomas Spiegelberger a principalement travaillé au CABI Bioscience, un laboratoire de recherches situé à Delémont (JU). Son prix lui permettra de financer d'autres projets de recherche, notamment à la Cemagref de Grenoble (institut spécialisé dans l'ingénierie de l'agriculture et de l'environne-

ment), où il travaille depuis deux mois.

Votre travail relève que la diversité de la flore a fortement diminué ces dernières années dans les vallées, alors qu'elle est restée assez stable dans les pâturages alpins. Pourquoi cette différence?

Thomas Spiegelberger: – Le terrain est utilisé de manière beaucoup plus intensive dans les vallées. On a notamment arraché les haies durant la période d'après-guerre, et jusqu'au début des années 90. En altitude, les méthodes d'exploitation traditionnelle se sont au contraire maintenues. Il n'y a pas eu de gros bouleversements dans la biodiversité. Même si le nombre d'alpages exploités tend à diminuer.

Quelle surface représentent les pâturages alpins en Suisse?

Environ un quart de la surface du pays en est recouvert. Quand j'ai obtenu ce résultat, j'ai regardé à deux fois s'il était correct (*rires*). Mais attention: les pâturages de tout le Jura sont aussi inclus dans la statistique. On parle d'ailleurs plutôt de pâturage d'altitude, à partir de 800 mètres.

Donc si on trouve un mouton dans une prairie à 800 mètres, on peut parler de pâturage d'altitude?

Oui. Cela explique aussi l'importance de la surface concernée. Et une bonne partie est exploitée de manière très légère, avec très peu de moutons ou de vaches. Il y a très peu d'explo-

itation intensive, car l'utilisation d'engrais artificiel est interdite dans les pâturages alpins.

Votre travail est un plaidoyer pour l'agriculture traditionnelle. Quelle est sa définition?

Dans le cadre de l'étude, nous parlons d'agriculture traditionnelle lorsque la charge d'exploitation d'un pâturage est adaptée aux surfaces broutées, et qu'il n'y a pas de fertilisation (épandage de purin, ndlr). Le travail a été mené dans cinq régions al-

pines, où nous avons interrogé des agriculteurs sur leurs méthodes et leur nombre de bêtes. Il fallait aussi que les trois types d'exploitation (traditionnelle, extensive et abandon) soient présentes dans un périmètre maximal de cinq kilomètres, afin de pouvoir comparer

les résultats obtenus dans des conditions semblables d'altitude et d'ensoleillement.

Laisser un pâturage à l'abandon serait tout aussi dommageable pour la diversité des espèces végétales que son exploitation intensive. Pourquoi?

A court terme, après cinq à dix ans d'abandon, on constate plutôt une augmentation du nombre de plantes. Car certaines espèces ligneuses, comme l'épicéa ou le sapin, s'instal-

lent. Mais elles font ensuite de l'ombre aux espèces typiques des prairies, qui finissent par disparaître au profit de celles propres à la forêt. Or une forêt stable, qui n'est plus en évolution, comporte moins d'espèces qu'un pâturage. Il y a également une influence sur la faune, notamment les insectes. D'une manière générale, plus la flore est riche, plus la faune l'est aussi.

Et que se passe-t-il si le pâturage est exploité de manière intensive?

Si on augmente le nombre de bêtes, elles consommeront davantage de biomasse. Pour supporter cette charge plus élevée, il faudra augmenter la productivité en utilisant de l'engrais. Ce faisant, on nivellera les quantités de nutriments disponibles sur toute la surface du pâturage. Dans un pâturage exploité de façon traditionnelle, on voit bien que certaines zones sont plus vertes que d'autres: ce sont celles où les vaches ont déposé des bouses. Avec l'ajout systématique d'engrais, on supprime une bonne moitié de ces micro-habitats. Car les zones pauvres en nutriments (nitrates et ammonium, ndlr) sont aussi celles où la diversité de la flore est la plus grande.

Pourquoi?

Lorsqu'il y a davantage de nutriments, le nombre de graminées augmente. Et lorsque le taux de graminées dépasse les 40%, la richesse floristique diminue. Ces espèces très compétitives ont tendance à écraser les autres. |

«Un document récapitulatif sera publié»

Quelles solutions proposez-vous aux décideurs politiques et aux acteurs économiques pour mieux profiter de l'apport des pâturages d'altitude?

Il faut absolument y maintenir le mode d'exploitation traditionnel. Il ne s'agit pas nécessairement d'augmenter les subventions, mais plutôt d'encourager des agriculteurs exploitant des surfaces de manière intensive à migrer vers des zones laissées à l'abandon, afin d'y appliquer des méthodes traditionnelles.

Vous avez également démontré l'utilité de la sciure...

En épandant de la sciure sur un pâturage, on parvient, par un moyen naturel et bon marché, à diminuer la quantité de nutriments

dans le sol, et donc à y augmenter la richesse floristique. En particulier sur des sols ayant été fortement fertilisés auparavant.

Avez-vous déjà eu des contacts avec des personnes intéressées par ce type de projet?

Après deux ans d'études, nous avons tenu un workshop à l'Université de Fribourg et rencontré des responsables du Département de l'agriculture, de l'Institut agricole de Grange-neuve et de la Station fédérale de recherches agronomiques de Changins. Nous avons en outre rédigé un document récapitulatif qui sera publié – en français et en allemand – dans deux ou trois mois. En France, je travaille actuellement avec des agriculteurs de la région. J'ai aussi des contacts avec l'Institut de recherche sur l'agronomie du Val d'Aoste. |